

Dans le capitalisme les travailleurs sont soumis à deux *fatum*. Le premier, nous l'avons vu, est le fait qu'ils ne sont reconnus comme travailleurs que pour leur activité reconnue comme productive. Le second sur lequel je voudrais insister maintenant est qu'ils ne peuvent pas travailler sans s'être préalablement endettés. Le capitalisme repose sur une pratique tout à fait significative : pour pouvoir produire, il faut un préalable, une avance en capital soit par une monnaie qui endette soit par le prêt de sommes accumulées sur le marché des capitaux. Cette avance en capital pose la bourgeoisie dans son monopole puisque ceux qui avancent vont également décider de ce qui va être produit et vont s'approprier le produit du travail et le vendre. Ce dispositif suppose que les travailleurs sont endettés et lorsque, avec cette dette, est financé de l'investissement en outils de production et en moyens de production (énergie, matières premières, consommations intermédiaires, etc.) la production de biens finaux vendus va produire une valeur ajoutée qui sera affectée au remboursement de la dette et, en final, au salaire. C'est ainsi que nous avons été éduqués dans l'idée que "tout travail mérite salaire", que le préalable au salaire, c'est le travail. Nous avons été socialisés dans l'idée que le salaire ne peut venir qu'après le travail. Le salaire est le résultat du travail une fois la dette payée. Au départ de la production, il y a une dette. Or ce cœur du capitalisme, nous l'avons complètement subverti en matière de soins, nous avons créé des CHU, où l'investissement est considérable, sans faire appel au marché des capitaux, sans faire appel au partenariat public/privé, avec, certes, un peu de crédit public mais pas fondamentalement : avec, fondamentalement, de la subvention. Cela a signifié, pour les soignants, qu'ils travaillaient pour soigner. Aujourd'hui, les soignants travaillent pour rembourser la dette puisqu'il n'y a plus de hausse du taux de cotisations et que les hôpitaux s'endettent. Ils ont ainsi perdu la maîtrise de leur travail au bénéfice des gestionnaires qui leur imposent des protocoles à la place de la clinique. La perte de la maîtrise du travail est liée à l'endettement. Or, nous avons su produire sur un mode communiste sans appel au marché des capitaux, sans avance de capital, la seule avance étant le salaire. Le salaire socialisé dans l'assurance maladie a permis de produire le soin. Pour produire, il faut avancer le salaire. Le salaire est un préalable à la production, à toute la production.

A Réseau Salariat, nous sommes en train d'abandonner le mot "investissement". Son usage est aliénant parce qu'il fait croire qu'il faudrait autre chose que du travail. On dit : il faut du travail et du capital. Or, l'investissement n'est que du travail. C'est le travail nécessaire pour produire des machines, pour extraire les minéraux, pour produire les transports, l'énergie, etc. L'investissement n'est que du travail. Il n'y a aucun investissement à financer ni aucune spécificité de l'investissement. Le mot "investissement" est un mot de la religion capitaliste qui pose, dans la production, l'effacement du travailleur au bénéfice du prêteur, de l'investisseur, du vendeur, qui sont les trois fonctions capitalistes. Quant aux producteurs, ils disparaissent. Et, à l'inversion des choses -"avance en capital" alors que la seule avance nécessaire, c'est le salaire - correspond l'inversion des mots ; on va parler de "dépense de travail" : "il faut dépenser beaucoup de travail pour faire ceci ou cela". Comme si le travail était une dépense ! C'est inouï combien les mots sont soumis à la religion capitaliste, omniprésente dans l'état. La seule laïcité que nous avons à construire, c'est la séparation de l'État et de l'Église capitaliste. Cela suppose, chez nous aussi, tout un travail de déconstruction de mots que nous utilisons.

B. Friot.